

# Ici, les femmes ne rêvent pas

Rana Ahmad est le pseudonyme d'une Syrienne, née en 1985 à Riyad, la capitale de l'Arabie saoudite. Elle est élevée dans une famille respectueuse de la religion musulmane, plus particulièrement du sunnisme wahabite. Ce courant, un des plus rigoristes de l'islam, défend un monothéisme pur, qui condamne à la fois le culte des saints et les spéculations des théologiens et milite pour l'obéissance stricte à la charia – la loi canonique islamique qui régit la vie religieuse, politique, sociale et individuelle.

Rana Ahmad n'a pas fait d'études supérieures (à l'exception de quelques cours d'anglais) ; elle s'est mariée à dix-neuf ans, puis a divorcé, avec l'accord de son époux et de son père. Elle a exercé différents métiers administratifs dans les milieux hospitalier et éducatif. Elle a aussi subi de multiples agressions, tant physiques (coups) que sexuelles (attouchements et propositions déplacées),

dans son cercle familial. Ces expériences douloureuses l'ont menée à une profonde remise en question du wahabbisme : elle est devenue athée, geste passible de mort dans son pays. En 2015, à trente ans, Rana Ahmad



a décidé de s'exiler. Elle vit actuellement en Allemagne, à Cologne, où elle a cofondé en 2017 l'association Atheist Refugee Relief qui vient en aide aux réfugiés athées et apostats. En 2018, elle a publié en langue allemande *Ici, les femmes ne rêvent pas*, son témoignage

co-écrit avec la journaliste Sarah Borufka, traduit en français la même année par les éditions Globe.

Né en 1960, Olivier Mannoni est traducteur d'allemand. Il a fondé l'École de traduction littéraire en partenariat avec le CNL et a présidé l'ATLF (l'Association des traducteurs littéraires de France). Traducteur de plus de deux cent titres, il est aussi critique littéraire et biographe.

Rana  
Ahmad,  
traduit  
par Olivier  
Mannoni

par  
Géraldine Blanc

# D'une frontière à l'autre

## Une insoumission idéologique

Dans *Ici, les femmes ne rêvent pas*, récit autobiographique, Rana Ahmad livre un témoignage sur son exil en Allemagne. Le récit débute par un prologue qui présente et situe l'action tout en posant les bases de la suite du récit. Comment une jeune femme qui a « ses racines ailleurs qu'en Allemagne » (p. 9) peut-elle se promener en paix à Cologne, tout en évoquant sa rupture avec sa famille et son sentiment d'être en danger ? Pourquoi n'avait-elle « pas le droit d'être celle qu'elle est » ? Pour comprendre la vie et le parcours de l'autrice, la raison d'être de ce témoignage, il faut saisir d'où elle vient. Son père, d'origine syrienne, a émigré en Arabie saoudite dans les années 1980 pour des raisons économiques : le pays étant alors en pleine expansion, il voulait offrir le meilleur à la famille qu'il allait fonder. Parallèle troublant, Rana quittera ce pays choisi par son père pour se réfugier en Europe en raison de son athéisme, réprimé par les lois strictes de la charia qui régissent le royaume.

Cette jeune femme a toujours respecté les préceptes de sa foi en bonne fidèle ; cependant, l'Arabie saoudite prônant une interprétation particulièrement rigoriste de la religion musulmane, les épreuves auxquelles Rana a été confrontée sèment le doute en elle. Elle vit comme un enfermement toutes les règles religieuses qui l'asservissent. « Ce sentiment accablant d'être en cage » (p.114) et les restrictions de liberté entraînent un questionnement de plus en plus vif : pourquoi tous ces dogmes la contraignent-ils ? Pourquoi son Dieu accepte-t-il ceci ? Existe-t-il vraiment ? D'un point de vue moral, l'autrice interroge la justification des dogmes religieux. Arrivée à « un point de non-retour », elle choisit de renoncer à sa religion. Et parvient enfin à énoncer ce qu'elle est devenue : « Je suis athée » (p. 144).

## Ce périlleux chemin vers la liberté

Dès lors, Rana Ahmad n'a plus d'autre choix que de fuir son pays. Son apostasie révélée sur les réseaux sociaux la place en situation de danger imminent. Si elle a pu faire tomber la barrière de cet interdit religieux pour elle-même, elle reste incomprise de sa famille et plus encore, de la société. D'une frontière à l'autre, elle doit maintenant franchir les frontières physiques. Ce voyage qu'elle sait sans retour

s'accompagne de la douleur de quitter sa famille ; mais il est aussi une nécessité, une réponse à une urgence qui relève d'un instinct de survie.

Ce voyage risqué, d'abord de l'Arabie saoudite vers la Turquie, puis de la Turquie vers l'Allemagne, est rendu possible grâce à des alliés, amis ou inconnus. Un réseau d'individus prêts à l'entraide. La politique de l'Allemagne y contribue aussi, le pays ayant décidé en 2015 de montrer une solidarité, inédite pour un État, à l'égard des réfugiés politiques arrivant en masse en raison de la guerre en Syrie et des désordres du terrorisme au Moyen-Orient. Entre 2015 et 2016, le pays a ainsi accueilli 1,6 millions de demandeurs d'asile, avec une volonté de les loger, les nourrir, les habiller, les former et leur apprendre l'allemand. Son avenir transformé à jamais, Rana peut enfin assouvir « [son] appétit, [son] désir d'une vie moins étriquée » et concrétiser son désir d'une vie libre – au prix d'une odyssée sans retour.

### **L'altérité pour parvenir à soi**

Ce cheminement intérieur vécu par Rana est le fruit d'un long mûrissement. Son parcours a trouvé sa conclusion logique avec la mise en forme de son récit. Grâce à son acte d'écriture, elle lui a donné une cohérence, en semant a posteriori des indices : devenue adulte et à des années d'écart, elle oriente et commente les situations vécues, en un geste de réécriture de sa vie.

À mesure que le doute s'est installé en elle, son enfermement a redoublé, la coupant des siens : entourée de sa famille, elle n'avait pourtant jamais été aussi seule. Retirée dans sa chambre, elle éprouvait au plus profond de son âme la désintégration de tout ce qu'elle connaissait. Sa solitude s'est doublée d'un sentiment de trahison vis-à-vis des siens, d'une peur de les blesser, surtout son père – le seul homme de sa vie à l'avoir encouragée et soutenue, et à qui elle a dédié ce livre. Cette « double vie » qu'elle menait la scindait en deux êtres distincts : la « fausse » fidèle, fille modèle, face à ce qu'elle était devenue, une jeune fille en soif de connaissance, s'interrogeant sur le monde.

Elle doit son salut à Internet et aux réseaux sociaux qui l'ont ouverte à la connaissance et aux autres : « Mes principaux voyages, c'est donc dans ma chambre que je les fais, devant mon ordinateur. Internet est la seule porte qui me permette d'échapper à mon enclos. Il m'offre, dans l'espace virtuel, un échange avec des personnes qui partagent mes préoccupations – un dialogue impossible dans la vie réelle » (p.127). Elle a ainsi pu échanger avec de véritables inconnus, devenus bien plus proches d'elle par leurs sujets de conversation que sa propre famille

; lire des ouvrages interdits dans son pays (*L'Origine des espèces* de Charles Darwin et *Pour en finir avec Dieu* de Richard Dawkins) ; découvrir d'autres manières de penser ou de considérer certains événements. Elle a aussi compris comment l'Occident avait perçu les attentats du 11-Septembre, d'une manière bien différente que le monde musulman. Comme un miroir qu'elle nous tend, ne sommes-nous pas nous aussi confrontés à une autre vision du monde en la lisant, à l'instar d'Usbek dans les *Lettres persanes* de Montesquieu ?

### Qu'est-ce que la liberté ?

Paradoxalement, Internet a aussi contribué à l'enfermer encore un peu plus. Entre les multiples pseudonymes changés régulièrement sur les réseaux pour ne pas être découverte, les menaces reçues une fois son histoire révélée et son pseudonyme d'autrice, Rana Ahmad devra-t-elle toujours se dissimuler ? Faut-il se masquer face au risque de mort pour mieux se révéler ? Comment être libre en ce cas ?

Pour l'autrice, la liberté repose d'abord sur la possibilité de circuler, de faire des études et d'accéder à la connaissance. Mais aussi de faire ses choix et de se tromper ; de pouvoir rêver et de réaliser ses rêves, ou d'en changer. Être libre, c'est ne plus avoir peur. C'est se libérer des contraintes inculquées et intériorisées : « Car la prison dans laquelle nous vivons n'est pas seulement faite de frontières, de principes de la charia, de niqabs et d'abayas, d'horaires de prière et de règles qui visent à contrôler jusqu'aux recoins les plus intimes de tout individu. La répression la plus puissante est celle qui naît dans notre propre tête » (p.165-166).

La liberté c'est aussi la liberté d'expression : la faculté de retrouver une parole à travers les réseaux sociaux et par ce livre – écrit avec une prête-plume, en allemand, la langue de l'accueil, ultime rupture avec ses chaînes. Cette intimité dont elle avait été privée par les lois saoudiennes, Rana Ahmad se la réapproprie par l'écriture. C'est enfin la liberté de devenir soi : pouvoir prendre sa vie en main pour accéder à l'âge adulte, quel que soit le moment de la vie et le chemin à suivre.

# « Cet heureux phénix<sup>1</sup> »

Cet extrait se situe au milieu du récit et constitue son point de bascule, celui d'une jeune femme qui commence à s'interroger sur sa vie, à l'aube de ses trente ans : « J'ai réglé toute ma vie sur le Coran et les règles de la charia sans jamais envisager la moindre alternative » (p. 168). Tout au long du livre, l'auteur a disséminé des indices qui mènent à cet instant-charnière ; tout ce qu'elle a vécu, tout ce que ses amies ont subi, ne peut qu'aboutir à ce grand changement, comme la « conclusion » d'une première phase de sa vie : « Je suis une athée » (p. 172).

Ces quelques pages accélèrent et résument un état de fait, issu d'une réflexion tellement puissante qu'elle l'a submergée : « aucun retour en arrière n'est plus possible » (p. 172). Cette « quête solitaire », comme elle la nomme, est celle de la « question de l'existence de Dieu ». Rana s'interroge plus particulièrement sur le dogmatisme de sa religion, en mettant en avant son expérience : la ségrégation entre les sexes, la restriction de ses libertés en tant que femme (ne pas pouvoir se déplacer sans être accompagnée, dissimuler son corps, ne pas pouvoir suivre d'études ou exercer un métier sans l'accord de son père ou de son mari) et les agressions endurées. Elle questionne aussi la vie après la mort – une des plus grandes interrogations de la vie humaine. L'ouverture sur le monde, sur d'autres usages et coutumes, que lui permettent les nouvelles technologies (Internet) et les réseaux sociaux (Facebook, Twitter) ont élargi son horizon et autorisé, par la lecture de livres interdits et l'acquisition de nouvelles connaissances (le darwinisme, l'athéisme), pour elle qui n'a pas fait d'études supérieures, d'envisager le monde différemment. La citation de Jean-Jacques Rousseau, tirée du Livre IV de *Émile ou De l'éducation*, vient comme en écho à ses réflexions. Dans ce traité sur l'éducation datant de 1762, Rousseau, philosophe des Lumières, interroge lui aussi le dogmatisme, cette fois catholique, et trouve une solution dans l'introspection qu'il qualifie de religion naturelle.

Car, au-delà de ces questions existentielles, un enjeu plus personnel se joue pour Rana Ahmad : l'entrée dans l'âge adulte. Les femmes étant placées sous tutelle en Arabie saoudite, l'émancipation ne peut être que tardive et différée. Elle a lieu dans l'espace clos et intime de sa chambre, entre « son ours en peluche à côté duquel [elle] s'endort

De « Sur Twitter » à « le début de ma nouvelle vie », chapitre « Il n'y a pas de Dieu », p. 156 à 172 (version poche, éditions Pocket)

chaque soir » et les photographies de sa famille placées au-dessus de son bureau. Soudain, elle ne reconnaît plus cette chambre, ombre de son enfance, de ce qu'elle a été, qui ne la représente plus ; elle s'étonne que « le combat auquel se livrent les différentes voix [...] dans la tête passe inaperçu », sans laisser « de traces dans [sa] chambre d'enfant » (p. 172). Cette lutte intérieure ne s'est pas faite sans heurt : Rana s'est peu à peu isolée de son entourage, coupée des siens, au point d'avoir l'impression de mener une double vie. Elle s'est créé des identités sur Internet, comme des avatars, a régulièrement changé de pseudonymes mais a caché à sa famille ses réflexions et ses interrogations. Si son questionnement est intime, personnel, il n'en est pas moins dangereux : être apostat, en Arabie saoudite, peut conduire à la mort. Cette dissimulation était donc nécessaire à son cheminement intérieur autant qu'il relevait d'un instinct de survie : sa remise en question engage sa vie – non seulement ses choix de vie mais aussi le fait même d'être en vie.

Si ce moment lui apparaît comme une fin (« Une fois que mon ancienne conception du monde s'est révélée être une illusion [...], une simple fiction » (p. 169), « je suis, d'une certaine manière, morte » (p. 172)), il n'est pourtant que « le début de [sa] nouvelle vie », une renaissance à soi, née de l'urgence de devenir quelqu'un, une autre ou juste elle-même : « c'est toute [sa] vie qui en dépend » (p. 169). De cet exercice du doute, décrit par Descartes, de la remise en cause de ce qui était pour elle indiscutable, elle a pu renaître à elle-même, par l'acquisition de la connaissance et la découverte de la vérité (*cogito ergo sum*). La voilà prête à accueillir la liberté, et à entamer un nouveau chapitre de sa vie.

1. Nicolas Boileau, *L'Art poétique*, 1674.

# Pistes pédagogiques

## Un témoignage structuré

Pour tracer un horizon d'attente et éclairer le travail d'édition, on peut commencer par réfléchir à l'association du titre et du sous-titre, en insistant sur les termes « rêve » et « évasion » et leurs connotations, leurs sens propre et figuré. Ils peuvent susciter de l'empathie chez des lycéens qui, à l'heure des choix d'orientation, tentent de rêver leur vie d'adulte. Décoder l'illustration de couverture (couleurs, composition...), qui se prolonge sur les rabats (uniquement sur le grand format), l'effet de surprise créé par cette silhouette féminine, à vélo, intégralement vêtue de noire mais chaussée de rose. Parcourir le sommaire, et ses chapitres aux titres explicites, qui annonce les thématiques et achève de baliser ce parcours. Se demander comment Rana Ahmad passe de la situation décrite en quatrième de couverture à celle du prologue.

## Un autre regard sur des questions vives

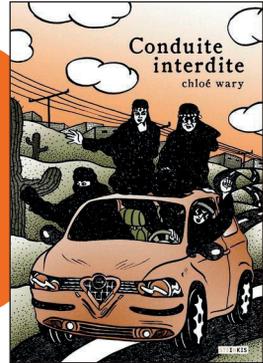
Malgré un décalage générationnel et culturel, les élèves peuvent s'identifier à cette jeune femme, dont les doutes, les aspirations et les moyens de communication sont proches des leurs. Les thèmes abordés encouragent l'approche transversale (EMC, EMI, Lettres, Philosophie, Histoire-Géographie...) et la prise de

recul sur les questions vives qui traversent notre propre société : l'égalité des sexes, l'ambivalence des outils numériques, la question migratoire. Une activité de recherche sur les droits des femmes en France et dans le monde (vote, avortement, contraception, divorce, autorité parentale, autonomie bancaire...) rappellera que les violences faites aux femmes n'ont pas de frontières. Le Web constitue d'ailleurs un champ de bataille sur cette question : YouTube, souvent vitrine de théories complotistes, a nourri la soif de connaissances scientifiques de Rana Ahmad. Twitter et les réseaux sociaux, volontiers associés à la radicalisation et la haine en ligne, lui ont néanmoins permis de s'appuyer sur une communauté lors de son exil. On peut imaginer un exercice d'écriture dans lequel l'élève retranscrit son cheminement critique face à un contenu en ligne qui a suscité une émotion (vidéo, publication sur un réseau social...) et s'interroge sur l'émancipation ou l'aliénation que procurent les outils numériques. Enfin, sur la place des migrants on proposera la réalisation d'une cartographie collaborative de l'itinéraire de l'autrice (avec sa chronologie, ses modes de déplacements, ses étapes, ses péripéties et ses acteurs) afin d'explicitier la dimension documentaire du témoignage.

par  
Benjamin Meyniel

# Œuvres écho

*Conduite interdite*, bande dessinée de Chloé Wary, 2017, Éd. Steinkis



*Les fugitives - Partir ou mourir en Arabie saoudite*, enquête d'Hélène Coutard, 2021, Éd. Seuil



« Les féministes du monde entier doivent entendre les voix de ces héroïnes en lutte contre le patriarcat »

Leïla Slimani

*Wadjda*, long métrage de Haifaa Al Mansour, 2013

